

Les encouragements de mon père

Stéphane Chénier

Numéro 72, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chénier, S. (2006). Les encouragements de mon père. *Brèves littéraires*, (72), 47–52.

STÉPHANE CHÉNIER

Les encouragements de mon père

à Guillaume, mon fils.

Je n'étais même pas encore entré qu'il me cria par la tête : « T'es juste un bon à rien ! Un paresseux ! À lire à longueur de journée. Fout rien cet enfant-là. J'vais lui botter l'cul. J'vais lui montrer c'est quoi travailler. ».

Ensuite, pour reprendre son souffle, mon père s'est assis à la table. Ses avant-bras traînaient sur son jeu de cartes. J'ai ôté mon manteau et l'ai déposé sur le dossier d'une chaise.

— J'ai trouvé un travail. Je commence demain matin.

— Ha ! Ha ! Ha ! Et qu'est-ce que c'est comme travail ? Remplir des papiers ? Pousseux de crayon ? Oui, bureaucrate, c'est ça, hein ?

— Non, agent de bureau.

— C'est la mautadite de même affaire. Tu sais pas c'est quoi un vrai métier. Moi, j'ai travaillé quarante ans comme waiter, à sourire à tout l'monde, même quand ça m'tentait pas. Je m'suis usé les genoux et les pieds à marcher et marcher du matin jusqu'à minuit passé, sept jours par semaine et sans jamais prendre

de congé. Et je m'suis jamais plaint. Et même que j'serais prêt à tout recommencer. Demande à ta mère, tu vas voir que j'dis la vérité. Henriette ! Amène-toi, Henriette !

Ma mère traîne son corps flasque, boursoufflé à cause de ses huit grossesses. Elle a pris soin de nous et elle continue de le faire bien que nous soyons tous devenus adultes, elle dit ne pouvoir s'en empêcher. « T'es pas capable de jouer aux cartes et d'arrêter de me déranger ? J'ai des choses à faire, moi. » Mon père soulève son squelette et se place entre nous deux.

— Henriette, dis-lui que j'suis pas un menteur...

— Ben non, t'es pas un menteur, t'as jamais menti de toute ta vie, t'as toujours été un bon mari.

Elle nous tourne le dos, puis, en se dirigeant vers la salle de lavage, ajoute : « Bon, maintenant laisse-moi travailler, sinon je finirai jamais. ». Mon père me regarde et reprend sur le même ton :

— Combien de pères dans c'quartier pourri, combien de pères se sont occupés de leurs enfants comme moi je l'ai fait, combien ?

— ...

— Eh bien, moi, j'vais t'la donner, la réponse : tu peux les compter sur les doigts d'une main. Tu serais capable de prendre soin d'une famille. Et pourquoi tu serais capable ? Parce que j't'ai donné l'exemple. Oui, l'exemple. Mais t'es même pas assez brillant pour en profiter. Tes frères, tes sœurs, ça c'est des enfants comme leur père : le meilleur, oui le meilleur de tout c'quartier qui est sur le bord de sauter. Quand j'étais jeune, c'était bien de vivre ici. Mais les

hommes sont devenus des lavettes, y'ont abandonné leur famille. La famille y'a juste ça qui compte, mais y'ont jamais compris ça. Et puis regarde aujourd'hui, regarde comment ça a viré. Des paresseux, mon gars, des mauvais exemples. Comment veux-tu bâtir un pays fort avec du monde de même ? Il faut qu'ils se bougent. Puis toi, tu les imites. Pauvre misère, pauvre de moi qui t'ai tout donné.

— Papa, je commence demain...

— T'as pas de femme. T'auras jamais de femme. Les femmes aiment les hommes, mais t'es pas un homme.

— Je vais avoir une femme, papa, t'inquiète pas et je vais bien m'occuper de ma famille et je serai le meilleur mari de la terre.

— T'as toujours le nez dans les livres. Tu perds tes jobs parce que tu lis dans les toilettes, tu étires tes breaks pour lire ou pour écrire des niaiseries.

— Je me ferai plus sacrer à la porte.

— Arrête de lire, Jean, c'est pas bon, c'est pas viril. Les enfants, ça s'fait pas dans les livres, Jean, ça s'fait dans la vraie vie. Les enfants, faut s'en occuper. Avoir des enfants, avoir le nez dans les livres, ça va pas ensemble. T'auras jamais d'enfants, Jean. J't'ai donné l'exemple, mais ça a servi à rien. À rien...

J'abandonne. Je file à ma chambre. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre. Il me fatigue. Je ne me décourage pas pour autant. Dehors, il vente et le temps est gris. Presque personne dans la rue. L'automne mange l'espoir des gens. Mais pas le mien. Leurs rêves pourrissent au cimetière des désespérés. Ils sont

vieux, tellement vieux. Tous ratatinés, rachitiques, le cerveau sec comme le fond de mes poches. Ils ont abandonné. Mais eux ce n'est pas moi. Moi, je n'abandonnerai jamais. Et je vais faire les choses en grand. Après tout, je n'ai que vingt-cinq ans et je vais vivre indéfiniment. Je suis un puits doté d'une source aux multiples affluents. Je suis un soleil à l'incandescence éternelle. Voilà ce que je suis. Même Hubert Reeves l'admet : je ne m'éteindrai jamais. Je suis doté d'une intelligence infaillible, capable d'une infinité de choses, surdoué, rusé, patient. Il en faut de la patience pour réaliser ses rêves. Et de la patience j'en ai à louer, à vendre, à tapisser tous les murs de toutes les chambres du monde, de tous les hôtels, de tous les châteaux de la terre, de... Mon père, les deux bras en croix appuyés sur le chambranle de la porte, m'écoutait depuis le début.

— Viens m'aider à m'asseoir.

— Que me veux-tu ? J'ai des choses de la plus haute importance qui ne peuvent pas passer après les interventions d'un père dépassé, aux antipodes de ce que l'histoire attend d'un monstre sacré de la littérature. En l'occurrence, moi.

— J'ai raisonné ta mère.

Ah merde ! Il ne changera jamais.

— Ce n'est pas plutôt cette grande dame que j'ai l'honneur d'avoir comme mère, et que nous ne méritons pas, ni tes enfants et encore moins toi, qui t'a ramené à la raison ?

— Oui, j'la mérite pas. Et je crois que tous vous méritez mieux que moi.

Ah, ah, il ne m'aura pas si facilement. « Certainement que l'on mérite mieux que toi. Tous les pères de tout ce quartier, où qu'ils soient rendus, sont mille fois mieux que toi. » Graduellement, ses yeux s'emplissaient de larmes. De toute sa vie, il n'avait jamais pleuré. Du moins, je ne l'avais jamais vu.

— Je sais que je ne suis pas un bon père ; je me fâche, je crie sans arrêt. Je voudrais m'excuser à propos de toutes les choses blessantes que j't'ai dites.

— Toi t'excuser ? Pff !

Il se lève. Se met à genoux devant moi. Il serre doucement ses mains sur mes épaules. « J'sais que tout ce que j't'ai dit depuis des années n'a pas aidé à t'encourager. C'est tout à fait l'inverse. »

Des larmes chaudes tombent de son menton. Je voudrais le prendre dans mes bras, coller ma joue sur la sienne, mais non, oh ! que non, il ne m'aura pas. Jamais. Soudainement, ses mains se durcissent, deviennent acier. « Écoute-moi bien. N'oublie jamais que j'suis ton père. Et que tu n'as qu'un père. Que tu lui dois le respect jusque dans sa tombe. Que ses paroles, ses pensées, ses désirs sont importants, et même plus qu'importants ; ils sont sacrés. »

Ma mère fait claquer sa langue et de désespérance regarde un coin du mur lézardé. J'essaie de me relever, de le fuir. Impossible. Il me serre comme mille démons. À ma première paye, je déménage. Je décide de le pousser. Son thorax recule, ses genoux craquent. Il tombe sur le dos. Je me mets enfin debout. Il faut que je sorte d'ici. Je cours. Je claque la porte d'entrée. Je l'entends hurler. Je m'enfonce

les index dans les oreilles et je gueule un couplet de Cat Stevens :

*How can I try to explain,
[when I do he turns away again.
It's always been the same, same old story.
From the moment I could talk
[I was ordered to listen.
Now there's a way and I know
[that I have to go away.
I know I have to go.*